

Essais étrangers

Numéro 31, février–mars–avril 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20005ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1988). Compte rendu de [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (31), 60–63.

ESSAIS Karen Blixen Des femmes, 1987; 29,50 \$

En 1958, dans une allocution radiodiffusée, Karen Blixen (1885-1962) rappelait qu'à l'âge de 20 ans, en publiant quelques récits, elle n'avait pas éprouvé l'envie de continuer parce qu'elle avait peur de «devenir une chose imprimée». Son rêve, disait-elle, était de s'installer au milieu d'un cercle de gens et de raconter les histoires que l'esprit lui soufflerait. Peut-être cela explique-t-il pourquoi plusieurs textes de ce recueil ont l'allure sautillante du monologue ou de la conversation à bâtons rompus. Pourquoi, au fil de ma lecture, je me suis souvent demandé si tel ou tel passage méritait le qualificatif d'«ambigu» ou plutôt de «subtil». Pourquoi la frontière entre l'ironie et le sérieux ne me paraissait pas toujours aisément décelable.

Bien sûr, ces difficultés n'auraient aucune importance si la pensée de Karen Blixen n'était pas souvent forte, si son style n'était pas plein de finesse et si plusieurs de ses essais ne demeuraient pas actuels. En ce cas, on pourrait se contenter de refermer le livre sans s'interroger sur ce qui demeure vague; sans se demander, non plus, si le problème ne vient pas en partie de ce que, en voyant une affirmation qui emporte notre adhésion, nous avons la paresse de croire que la suite nous conviendra aussi. Par exemple, en lisant «Mariage moderne et autres considérations» (1923-1924), je constate, encore une fois, combien nos opinions sur le couple sont proches des contestations qui circulaient dans les années 1920. Puis, à propos des effets à long terme de la régulation des naissances, je lis: «quand l'humanité défendra sérieusement l'amélioration de la race, l'amour sera tenu pour idéal au fur et à mesure qu'il agira dans ce sens», ou encore: «graduellement, les humains disposés au bonheur (seront) choisis pour perpétuer l'espèce humaine» (p.80). Que penser de cela?



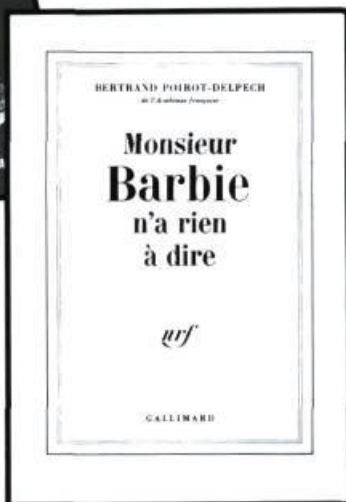
Blixen parle aussi, dans ces essais écrits de 1923 à 1959 (et traduits du danois par Régis Boyer), des 18 années qu'elle a passées au Kenya, de la transformation de son domaine en réserve ornithologique, de la condition féminine, de Berlin à l'époque du nazisme, des expériences menées sur les chiens en laboratoire. À plusieurs reprises, elle revient sur la disparition des idéaux qui inspiraient telle ou telle coutume. Aussi semble-t-il particulièrement indiqué de la lire en mesurant à la fois ce qui nous rapproche et nous sépare d'elle.

Sylvie Chaput

LITTÉRATURE FRANÇAISE (HISTOIRE ET ANTHOLOGIE) Danièle Nony et Alain André Hatier, 1987; 34,95 \$

L'intérêt que présente un nouveau manuel pédagogique d'histoire littéraire est très limité. Disons que ces ouvrages vulgarisés permettent de repérer les lieux communs actuels à propos de la littérature. Il y a 30 ans, par exemple, intituler un chapitre sur le XVIII^e siècle «richesses, ruptures et modernité» aurait été impensable.

En fait de nouveaux poncifs, j'espère qu'on porterait un minimum d'attention à revaloriser



la littérature médiévale et à donner à la femme une plus juste place dans la littérature française.

Côté moyen-âge, un petit pas de Poucet a été fait. Les récentes traductions en français moderne de beaux textes médiévaux permettent aux auteurs de dépasser l'acte de mention et de nous offrir notamment quelques pages de Chrétien de Troyes et de Bernard de Ventadour. On cesse aussi de mêler trop commodément les XIV^e et XV^e siècles avec ceux des cathédrales. Ceci permet de faire ressurgir les noms de Guillaume de Machaut et d'Arnoul Gréban. Il demeure que 29 pages pour cinq siècles d'histoire, c'est bien peu.

Côté femme, par contre, c'est le grand pas en arrière avec les bottes de sept lieues... Qu'on ait préféré l'émouvante Louise Labé à l'hermétique Maurice Scève pour illustrer l'école lyonnaise n'excuse pas le fait que, sur 231 personnes mentionnées dans l'index, seules 18 sont des femmes (en incluant les sept dont le seul mérite historique est d'avoir tenu des salons courus).

Alors que Sartre et Camus se partagent onze pages à eux seuls, le nom de Simone de Beauvoir n'est mentionné que trois fois... Que dire de celui d'Elsa Triolet qui apparaîtra quatre fois sans que jamais l'on ne précise qu'elle n'était pas seulement la compagne d'Aragon mais qu'elle aussi était écrivain, et non des moindres. Colette, Yourcenar, connaît pas! Et quelle bourde d'avoir été jusqu'à ignorer complètement George Sand!

Souhaitons que ces deux historiens ne soient pas de leur temps...

Patrick González

MONSIEUR BARBIE N'A RIEN À DIRE Bertrand Poirot-Delpech Gallimard, 1987; 21,50 \$

— L'exécution aura lieu demain. Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter?

— Excusez-moi, dit-il, je n'ai pas suivi l'affaire.

Et il se rendormit.

Henri Michaux,
Un certain Plume

Il y a de ces injustices monumentales qui, si elles ne sont pas dénoncées, aiguissent les souvenirs obsessifs et nourrissent les colères impuissantes. Les guerres sont des injustices monumentales qui marquent les peuples; l'Histoire, elle, ne les reconnaît jamais comme une incommensurable aberration.

L'écrivain et journaliste Bertrand Poirot-Delpech saisit les injustices, lui qui fut courriériste judiciaire pour *Le Monde*, et en fait un quasi-roman. L'injustice en question a pour nom Klaus Barbie. Quand un accusé magistral comme celui-là n'assiste pas à son propre procès, l'auteur rappelle que la Gestapo employait la torture pour faire parler les prisonniers. Mais le pouvoir des mots pour Poirot-Delpech est plus grand que tout: «La torture extorque des noms ou des non, elle n'atteint pas le noyau des êtres, renforcé par le supplice. L'écriture si». Et dans le cas du procès mené en France contre le criminel de guerre allemand, la parole du romancier supplée le silence de l'accusé.

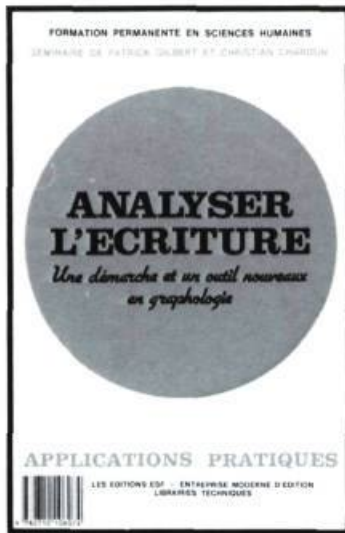
«L'écrivain a les moyens de meubler les silences; c'est exactement à quoi il sert». Alors Bertrand Poirot-Delpech nous replace dans les événements de 1939-1945 et fait revivre des personnages choisis parmi les victimes de la guerre et non parmi les héros qui l'ont faite.

Françoise Cléro

ANALYSER L'ÉCRITURE
Patrick Gilbert et
Christian Chardon
ESF, 1987

Un ouvrage bien documenté et certainement très utile pour avoir accès à la graphologie. Les deux auteurs ont choisi de s'entourer du maximum de sérieux et peut-être même sont-ils un peu trop «sérieux». Mais que diable! Il faut bien brosser dans le sens du poil ce que nous appelons «nationalisme français», qui est le plus souvent une forme de conformisme «à la française». Le préfacier du livre, pour épargner sa réputation de «sérieux», (n'est-il pas professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers) enfonce le clou. Il croit utile de nous affirmer que la graphologie peut prétendre entrer par la petite porte dans le grand temple de la science... À y regarder d'un peu plus près, c'est pour mieux se défendre de patauger dans l'occulte (quelle horreur!). En bref, un assez bon livre qu'il faut savoir prendre pour ce qu'il est: un bon manuel pratique.

Yvonne Lawrence



DESCARTES C'EST LA FRANCE
André Glucksmann
Flammarion, 1987; 29,50 \$

André Glucksmann a découvert que «la pensée de René Descartes fut dès sa publication désignée comme *nouvelle philosophie*». Il ne lui en faut pas plus pour trouver là un prétexte pour fonder le travail de sa génération et nous rappeler qu'en 1987:

«Être nouveau philosophe, c'est s'élire mal pensant en ébréchant l'euphorie ambiante, comme d'autres furent sales Juifs, mauvais Français, affreux jojos ou journaliste curieux du dessous des cartes, fouille-merde.»

Que veut finalement démontrer Glucksmann dans son essai? On ne le sait pas très bien. Comme la plupart des livres de ce «nouveau philosophe» celui-ci va dans toutes les directions. Les Juifs, l'holocauste, la bombe, les dissidents, les recours à l'histoire, les envolées théoriques, les tournures de style, les formules creuses ou géniales. Glucksmann ne semble plus s'embêter de nous expliquer clairement ce qu'il veut véritablement nous apprendre. Un peu du tout, un tout petit peu!

Je m'en voudrais d'être absolument négatif, mais je m'en voudrais aussi de recommander cet essai à tous trop rapidement. On finit même par se demander si un philosophe n'écrit pas un livre que pour lui-même et non pour expliquer quelque chose aux autres.

Il y a quand même de bien belles pages sur le doute et sur



l'importance du «doute» pour le penseur contemporain. Mais il y a aussi toutes ces pages de trop sur l'importance du vertige, sur ce qu'aurait pu être Descartes peint par Rembrandt, sur De Gaulle qui voyageait comme Descartes.

Un essai comme celui-là ne suggère finalement qu'une seule question: nous donne-t-il le goût de relire Descartes? Indiscutablement oui. Quand vous aurez lu 100 pages de Glucksmann attenti-

Louise Cotnoir

Comme une chienne à la mort

« Après tant de jours gris, le ciel se décourage, pâleur tavelée. Elle sort de cet univers comateux, la voix adoucie et tiède, marche avec prudence hors de ce temps. Cette femme découvre comme il est simple de ne pas s'embourber dans l'inquiétude. Il suffit de ne pas prendre la terreur avec soi. Ne jamais abolir l'étonnement. »

D'une écriture dépouillée, d'une rigueur achevée, d'une exigence implacable, voici le dernier recueil de Louise Cotnoir.

Diffusion Dimédia

9,95 \$



Photo : Danielle Péret

les éditions du remue-ménage

vement vous vous direz que les citations nombreuses de l'auteur vous font découvrir qu'il n'est pas toujours essentiel de passer par un auteur contemporain pour lire les Anciens. C'est uniquement à ce titre qu'on peut dire que le livre de Glucksmann est totalement réussi. Peut-être aussi pour quelques phrases délicieuses comme celle-ci: «... penser est d'abord se désabuser. Et réfléchir se détromper.»

Marc Chabot

LE GOÛT ET LES MOTS
Philippe Gillet
Payot, 1987; 46,50\$

En entrée, nous avons droit aux états d'âme de l'auteur qui déguste, en solitaire et invitée par la maison, un repas fin dans un établissement de qualité. À lire bien repus. Nous le suivons ensuite dans les méandres de ses considérations esthético-gastronomiques et dans ses recherches et sa présentation du recueil de recettes idéal.

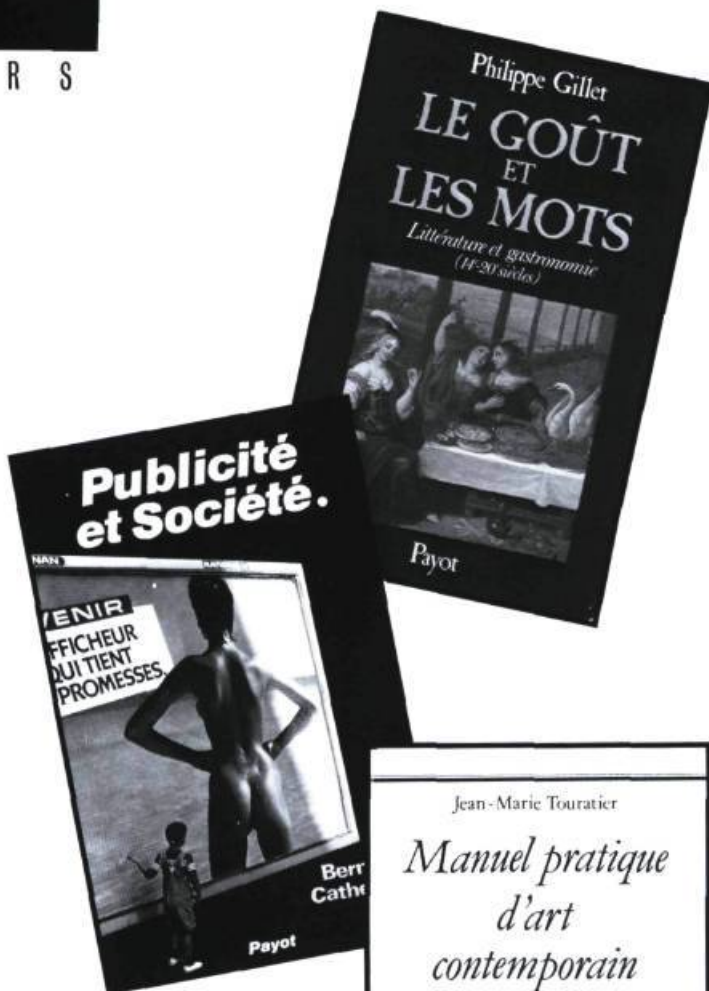
Pas de méprise, bonnes gens: nous sommes loin de ces briques bêtes qui nous annoncent la durée de préparation, la température exacte de cuisson, les quantités à respecter, etc. La cuisine est essentiellement affaire d'amour. La technique s'acquiert avec le temps, la patience. Mais, direz-vous, à la poêle, le filet de sole doit-il cuire en 10 secondes ou en 30? Mais, répondez, préférez-vous passer aux actes après deux baisers langoureux ou cinq ou dix? Ça dépend? Idem en cuisine!

Gourmands, gourmets, gastronomes et simples jouisseurs, aux chaudrons: la littérature vous réserve des siècles et des siècles de béatitude. Amen!

Claude Régnier

PUBLICITÉ ET SOCIÉTÉ
Bernard Cathelat
Payot, 1987; 40,95 \$

Depuis une quinzaine d'années, B. Cathelat travaille au C.C.A., centre de recherches sur les profils socio-culturels des Français.



Convaincu que la publicité fonctionne dans la mesure où elle a bien cerné les stéréotypes de son époque, il s'emploie à nous le démontrer tout au long de son ouvrage. Le contre-pied, en quelque sorte, du flonflon traditionnel et chagrin sur la *méchante publicité* qui...

Cathelat dresse, entre autres, une cartographie des différents styles de vie des Français: remarquable et exemplaire. (À lire, à ce chapitre, «L'échappée belle des égocentristes»). Un plaisir! Puisant au cœur même des mentalités, comportements et valeurs de son époque — Cathelat insiste: c'est le préalable absolu à son efficacité toute virtuelle —, la publicité est donc vouée à l'effet miroir. «L'image de produits que je consomme, c'est ma propre image.»

Invalidé, aussi, l'épouvantail d'un *deus ex machina*. Tout discours publicitaire qui tente des écarts trop marqués par rapport aux modèles sociaux de l'heure, cabre le consommateur qui le rejette invariablement.

Singulier renversement, tout compte fait, que celui de Cathelat; c'est par son impuissance relative et initiale que se caractérise d'abord la publicité. Séduisant.

Précaution. Éviter la préface de *Publicité et société*. Signée



par Bernard Brochand, apologétique à souhait, elle donne une très mauvaise idée de ce qui lui fait suite.

Jean-Pierre Lamoureux

MANUEL PRATIQUE D'ART CONTEMPORAIN
Jean-Marie Touratier
Galilée, 1987; 19,95 \$

L'époque est à la pédagogie active; aussi Touratier nous initie-t-il à l'art contemporain à travers l'itinéraire d'Anne-Sophie, jeune Parisienne qui en moins d'un an passe du statut de néophyte à celui de critique d'art. Attention! On parle bien ici de son statut; quant au savoir, ce qui en tient lieu, c'est un style, un look, un code. Chaque chapitre (sur le lieu et la pièce, les travaux et les modes, portrait de l'artiste, etc.) et chaque fiche technique (comment lire un communiqué de presse, comment faire un bon catalogue, etc.) est suivi de questions et exercices; malheureusement le solutionnaire n'est pas

inclus dans le manuel. On trouvera par contre un index des auteurs, comprenant une brève notice biographique.

Voilà qui fera sourciller les milieux artistiques parisiens, tout comme ceux de ce côté-ci de l'Atlantique. En effet, ce n'est pas tant l'art contemporain que l'on fustige et dont on se moque allégrement, qu'un certain milieu qui gravite autour, qui s'encense mutuellement, qui ronronne de discours savants et ésotériques. Le propos principal ici est de décoder-dégonfler-démystifier ce discours. Qu'en reste-t-il? Rien! Ou si peu... Mieux vaut en rire; c'est ce à quoi nous convie l'auteur. Les initiés seront furieux ou complices... et les profanes y trouveront double avantage: ils apprendront le fonctionnement du code... et se sentiront justifiés d'en rire à l'occasion.

Andrée Fortin

ALMANACH DU SAVOIR-SURVIVRE
Raphaël Brossart
Seuil, 1987; 37,95\$

Savez-vous distinguer une queue de billard mâle d'une queue de billard femelle, les rayures de pyjama, un slip kangourou d'un slip prééminence? Connaissez-vous le mode d'emploi de la ceinture de débauche, du couteau à lame de fond, de l'épingle de nourrice, du nouveau testament, du radeau insubmersible, du verre de bière? Avez-vous déjà acheté une paire de chaussures de marche forcée, le guide des égarés, une abeille de nuit, une orange électrique, du lait de longue conversation? Vous a-t-on présenté l'eunuque Kléair ou le mousse à raser? Êtes-vous déjà parti à la recherche du temps prévu? Vous êtes-vous lancé à corps perdu dans la lutte des glaces?

Si vous avez répondu négativement à l'une ou l'autre de ces questions, précipitez-vous toutes affaires cessantes chez votre libraire pour mettre la main sur cet almanach. Pas donné mais, sait-on jamais, vous lui devrez peut-être la vie.

Claude Régnier

SARAH BERNHARDT. LE RIRE INCASSABLE
Françoise Sagan
Robert Laffont, 1987; 14,95 \$

À quoi peut-on s'attendre de la rencontre de deux femmes aussi différentes que Françoise Sagan et Sarah Bernhardt? Le pari peut



être emballant voire insolite puisque la «divine Sarah», de morte, prend la parole avec une particulière désinvolture sous le feu des questions et objections de l'écrivaine, davantage intéressée à son côté anti-héroïne. D'où le *rire incassable* pour requalifier celle que l'on considère essentiellement comme une tragédienne.

Sagan ose secouer l'anecdote pour rejoindre, avec plus ou moins de succès et de profondeur, l'esprit et les traits d'esprit qui devaient caractériser sa vision du personnage. Goût de la beauté, de la liberté, sixième sens pour reconnaître la chance et s'imposer: Sarah Bernhardt est une femme parmi d'autres et son charisme en amour et sur la scène s'accommode ici du ton, moqueur, légèrement irrévérencieux. Le cru de la réplique est largement utilisé dans le processus biographique alors que Françoise Sagan semble malhabile à éviter le potinage. Trouvons-là de longs passages où l'on en vient à souhaiter le retour de la légende. À preuve, cette réplique sentie de Sarah à Françoise sur le pouvoir de la voix, seul véhicule peut-être à avoir réellement pu parler pour elle. Le reste n'est que bavardage.

Odette Ménard

PERESTROÏKA
Mikhaïl Gorbatchev
Flammarion, 1987; 24,95\$

Pour le journaliste français Michel Tatu, kremlinologue passionné, l'objectif politique de Mikhaïl Gorbatchev serait «d'entrer dans l'Histoire comme celui qui aura remis l'Union Soviétique sur les rails, qui aura humanisé le socialisme». Pour le dissident soviétique Alexandre Zinoviev, le Secrétaire général du Comité central du PCUS ne serait que la dernière trouvaille de l'appareil de propagande de

l'U.R.S.S. En conséquence, selon lui, le Numéro 1 soviétique serait appelé à ne devenir qu'une «nullité brejnévoïdale» ou à vivre la même aventure que Khrouchtchev. D'autres n'ont vu dans «l'ouverture à l'extérieur» menée par Gorbatchev qu'une stratégie intéressée visant à s'assurer des liens économiques avec les pays étrangers.

Personnellement, soumise comme tous et toutes à l'action conjuguée de la désinformation et de la propagande, je ne prétends pas départager les opinions au nom d'une vérité. Je me contente de lire *Perestroïka* comme il se présente, en espérant que la version française du livre américain soit le plus fidèle possible à l'original (déjà traduit en 36 langues). *Perestroïka* est d'abord pour moi un livre important qui me renseigne sur les orientations prises par le Parti communiste d'Union Soviétique en politique économique et sociale et en relations étrangères.

Nous préparons une *révolution*, nous dit Mikhaïl Gorbatchev, car rien n'allait plus chez nous. Et de mentionner l'alcoolisme, les échecs économiques, les pénuries, le gaspillage des matières premières, les insuffisances des services de santé et surtout, «l'érosion des valeurs idéologiques et morales du peuple». Le Comité central, lors d'une séance plénière (avril 1985), vote donc la *perestroïka*, programme de développement socio-économique accéléré. Cette *restructuration* comme l'appelle le leader soviétique devrait, dans la lignée des grandes réalisations de Lénine, donner à l'Union Soviétique de «nouveaux attraits et lui permettre de devenir l'incarnation vivante de ce qui est inhérent au système socialiste».

J'ai frémi devant l'usage d'expressions comme «paresseux», «travailleur parasite» et «individu égoïste». Des expressions qui amènent une contrepartie: «règles de discipline», «ordre», «travailler mieux», «morale politique»... Je déplore aussi l'absence des femmes dans le livre de Mikhaïl Gorbatchev qui reflète malheureusement leur absence au sein de l'appareil gouvernemental. Mais je m'émerveille en pensant au plan de démocratisation que le Parti prépare pour son peuple et à son éternel mépris des lois capitalistes. En regrettant amèrement toutefois que dans la foulée de la *transparence*, *Perestroïka* soit un livre, paraît-il, interdit de publication au pays de Gorbatchev.

Françoise Cléro

LES NOUVEAUTÉS TRIPTYQUE

PAUL-ANDRÉ BIBEAU

Figures du temps
 (nouvelles)

ANNE DANDURAND

Voilà, c'est moi: c'est rien, j'angoisse
 (journal imaginaire)

ROBERT GIROUX ET AL.

La chanson dans tous ses états
 (essai)

JACQUES JULIEN

Robert Charlebois
L'enjeu d'«Ordinaire»
 (essai)

D. KIMM

Ô solitude!
 (récits)

PIERRE-YVES PÉPIN

Le diable au marais
 (contes fantastiques)

Et le numéro 34 de la revue **Moebius**.
 Il porte sur «la vie d'artiste».



Pour tous renseignements: (514) 524-5900
 Les éditions Triptyque, C.P. 670, succ. N,
 Montréal, H2X 3N4